

GRAAL*

José Ramón TRUJILLO

GRAAL/ GAUVAIN

Cette nuit d'amour fut si longue.
Les couloirs de la tour sont si froids
et lui, il va en chemise. Le matin
fait irruption comme un cheval en flamme
par les arches qui donnent sur le place d'armes.
Absorbé Gauvain déambule, il se sent vide.
il y a longtemps que ne le satisfait plus
la lumière incertaine qui niche dans le regards
de toutes le femmes qu'il connaît.
Ses conquêtes le fatiguent, les batailles l'ennuient,
les échecs, les troubadours,
cela fait longtemps qu'il ne part plus à la chasse.
Il est prisonnier de sa renommée.
Il parcourt les galeries bleues de l'aube.
Il marche en murmurant :
« Qui remplira de nouveau ma coupe ? »

* José Ramón Trujillo, *Grial*, Palma de mallorca: Universitat de les Illes Balears, 2007. trad. François Dubosquet.

LANCELOT

Oui, tu as bien servi à ton seigneur et,
cependant, te trouves exilé pour toujours
en terre étrangère, désaimé
et coupable. Maintenant tu sais
que tout homme exilé est pèlerin
inverse : tu t'éloignes de la ville
et de l'amour qui est ton destin
à la recherche de frontières qui te sont
indifférentes. Mais c'est que maintenant
tu connais de l'amour et de son prix, maintenant
tu sais de cette coupe empoisonnée
de la jalousie, de la fragilité
de la gloire, de la chaîne ténue
de verre de l'amitié. Maintenant tu sais
la douleur d'être homme dans ce temps.

Celui qui sait la douleur, sait tout.
Mais encore tu n'as pas découvert que le manque
persistera tant que durera la faute.

MORDRED

Ses feuilles amères dessinèrent ton nom.
Elles grimpèrent sur tes os comme un liseron
Est venue cette heure distincte, cette heure invisible
étrangère à beaucoup d'hommes, que défait l'attente.

Depuis que tu as décidé de ne pas servir d'autre maître
une pincée de souffre s'est mêlée dans tes veines.
Une chrysalide obscure a retourné ton cœur :
tu étais l' élu, bien que tu ne le saches pas.

Tu as foulé le seuil et tu as ouvert la porte.
Noir et rouge, un prince sombre, le prince inconsolable,
tu es l' élu, sans que tu ne le saches.
Bienvenu à la nuit; bienvenu au sang.

LE HURLEMENT DE MERLIN

L'homme ne connaît pas la fin de la forêt.
S'interposent, les branches et les haies,
le mousse et les troncs abattus,
le ruisseau caché dans le sous-bois,
les ronces qui envahissent tout espace,
la moindre vie, le voile impénétrable
qui rend indiscernable le dernier chêne.
Les rideaux de lumière entre les arbres.

Dans cette forêt où j'ai tant aimé
invisible prisonnier dans une cage,
je me sens à la fin et imagine l'espace
insaisissable au-delà des limites,
son inhumaine et désolée étendue.
Me parvient son silence interminable.
On admire seulement que ce qui est étrange.
On aime seulement que ce qui est dedans.

J'entends le vent qui frissonne, et me fond
en sa caresse, qui enflamme mes joues
après avoir caressé d'autres étoiles.
L'homme ne connaît pas la fin de la forêt.
Je suis seulement un homme, bien que je sais
que l'amour n'existe pas au-delà de ces barreaux.
Au-delà, où seulement nous attend
la nuit noire et la rive déserte.

LE CAPITAINE EN HIVER

Quand je regarde derrière moi à voir les années
Quand je me retourne pour voir les années
gachées, son nerf gris, les folies
qui ont parsemé de givre l'innocence,
je condamne la soif stérile, le lien serré
du monde, la mansuétude qui tellement
elle m'a tant conduit à changer de vie et de destin.

Or, je dirai que j'estime à rien la perte,
puisque je n'ai pas oublié de quelle haleine ma nuit
est pleine ; et mes yeux se sont toujours levés
du sol vers d'autres étoiles. La perte
importe peu car un dieu a guidé mon pas.
Parce que dans mes veines brûle le même feu.